

L'hiver est là : de plus longues soirées, autrefois le temps des veillées : quelques voisins réunis, des jeux de société, des noix à grignoter, du vin chaud, et quelques bonnes histoires...

PETITS CONTES DES CAMPAGNES LORRAINES

Ecrits par André JEANMAIRE, illustrés par Jean MORETTE, édités en 1973 par LE REPUBLICAIN LORRAIN (Metz)



Un voyageur pénètre en coup de vent dans l'auberge des Ossons. Il se laisse choir sur un banc et souffle bruyamment en s'épongeant le front avec un grand mouchoir à carreaux.

A l'aubergiste qui s'empresse :

— Ah, mon ami ! Il vient de m'arriver malencontre. En traversant la forêt proche d'ici, je vois venir à moi sept voleurs. Je ne dois mon salut qu'à la vitesse de mes jambes.

— Des voleurs, s'exclama l'aubergiste qui était un peu lent de cervelle, des voleurs ! Combien dites-vous qu'ils étaient ?

— Je dis : sept.

— Dix-sept ?

— Non, sans dix !

— Cent dix ?

— Non, sans dix, sept !

— Cent dix-sept ?

— Mais non, sept, sans dix.

— Sept cent dix ?

— Mais non, que diable ! Sept, sans dix...Sept !

— Sept cent dix-sept ?

— Mais sapré bon rat, je vous dis : sept, sans dix ! Sept

— Dix-sept cent dix-sept voleurs ? Sapristi, je comprends que vous avez eu une fière peur...

Un voyageur un peu alourdi par de copieuses libations, essayait vainement de remonter sur son cheval. A chaque effort, il en appelait à un nouveau saint du paradis :

— A moi saint Pierre, à moi saint Paul ! A moi saint Médard, à moi saint Fiacre

Et il poursuivait avec obstination ses tentatives en continuant d'implorer :

— A moi, saint Pacôme, à moi saint Firmin !...

Enfin, d'un suprême effort, il s'élève si bien qu'il retombe de l'autre côté de sa monture et s'étale par terre, de tout son long.

— Doucement donc, s'écrie-t-il en se relevant, doucement ! Ne poussez pas tous à la fois...

A la foire de Château-Salins, deux marchands vendaient des brouettes.

L'un d'eux, la mine mécontente, s'approcha de l'autre :

— Collègue, dit-il, vous vendez vos brouettes trois francs seulement. Vous gâchez le métier, ce n'est pas raisonnable !

— Je vas vous avouer, répondit l'autre : mon bois, je le vole au charpentier, mes pointes, mes essieux et mes jantes, au maréchal-ferrant...Il n'y a que le travail qui me coûte.

— Sur ce pied-là, rétorqua le premier, combien vendrai-je les miennes, moi qui les vole toutes faites ?...



Le père Chabot, gros fermier de l'endroit, était un homme envieux.

Les bons pères du moutier possédaient un troupeau de moutons, confié à la garde de frère Pancrace. Un assez beau troupeau, ma foi, d'une cinquante de bêtes, que le moine paissait aux alentours du couvent.

Chaque fois que le Père Chabot voyait ces moutons, l'envie lui mordait le cœur :

— Ah ! Comme ces bêtes augmenteraient mon troupeau. Il deviendrait le plus beau de toute la commune.

Si bien qu'un jour, il s'en ouvrit au berger :

— Voyons, frère Pancrace, combien vous rapportent ces moutons ? Moins que rien ! Si je vous les achetais, en beaux écus blancs, vous feriez là une bonne affaire !

La bonne affaire, c'était le père Chabot qui voulait la faire. Avec ces moines, naïfs comme des enfants, peu initiés aux roueries du commerce ! Et surtout ce frère Pancrace, un peu simplet, tout juste bon à garder des brebis... Après maintes sollicitations, le moine beaucoup plus matois qu'il ne le semblait, parut se rendre et proposa un marché :

— Ce troupeau compte cinquante moutons, dit-il, plus une dizaine de jeunes agneaux dont nous ne tiendrons pas compte. Eh bien, payez-moi un centime pour le premier mouton, deux centimes pour le deuxième, quatre centimes pour le troisième, huit centimes pour le quatrième..., en doublant chaque fois la somme, jusqu'au cinquantième. Le père Chabot n'en croyait pas ses oreilles. Il se fit répéter la proposition.

— Tudieu ! Ce moine est encore plus bête que je ne le pensais. Sans attendre, profitons de l'aubaine. Topons-là mon ami. Et capon qui s'en dédit !

Et l'on commença les calculs. Pensez donc, le premier mouton pour un centime ! Le père Chabot exultait... Quel benêt ce moine !

Tant qu'on n'en était qu'aux centimes, les choses allèrent rondement. Mais au quinzième mouton, l'acheteur se mit à tiquer :

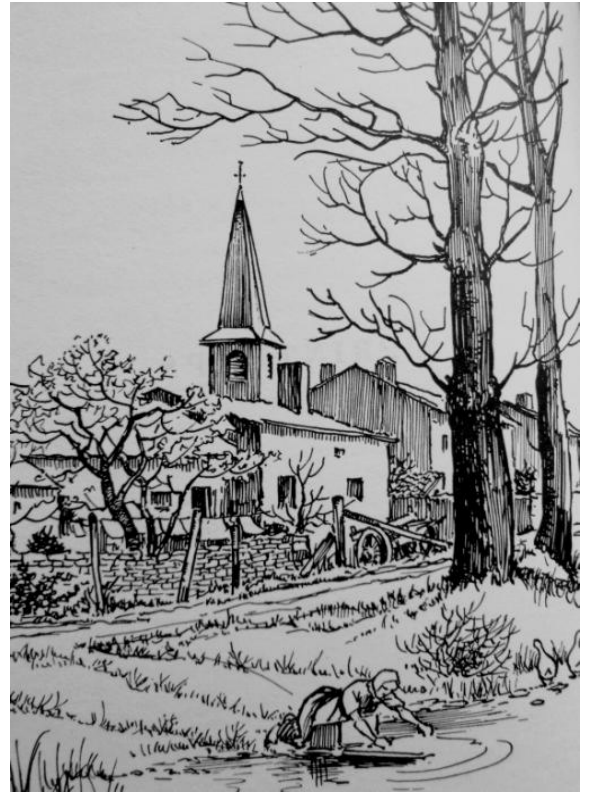
— Tiens, déjà 163 francs et 84 centimes. Enfin, c'est encore raisonnable.

Le dix-huitième mouton valait 1 310,72 francs, le prix d'une belle vache. Le paysan commença à s'inquiéter.

Le vingt-deuxième coûtait le prix de quinze vaches. La sueur roulait en grosses gouttes sur le front du fermier.

Les calculs continuaient, inexorables. Le prix du trentième mouton aurait suffi à acquérir toutes les vaches du canton, celui du quarantième toutes celles de la province.

Et lorsqu'on arriva au cinquantième mouton, il fallait, pour l'acheter, une somme impossible à prononcer : 449 468 096 433 francs et 92 centimes !



Mauvaise année pour la culture ! Les blés dressaient comme des effrontés leurs têtes maigres et vides. La moisson fut désastreuse. Seules les pommes de terre semblaient prometteuses avec leurs énormes fanes vigoureuses et luisantes. Mais si l'on s'avisait de donner un coup de *hack* (pioche à deux dents), histoire de voir ce qui se préparait, on ne déterrait que quelques petites *chiques* de rien du tout.

Les gens de Brâmont faisaient grise mine. Certains même commençaient à murmurer et à accuser les autorités, en l'occurrence Monsieur le Maire et son conseil.



Aussi, un dimanche matin, la municipalité se réunit au grand complet et décida d'inspecter les champs. Les hommes s'égaillèrent aussitôt dans la campagne. Les grillons stridulaient dans les chaumes ; les alouettes chantaient de tout cœur dans les hauteurs azurées où glissaient quelques nuages blancs.

On ne découvrit rien d'anormal. Les conseillers, regroupés sur la place, discutaient, se perdaient en conjectures sur les causes possibles de leur infortune.

Arriva Sidoine, le garde champêtre. Il tira de sa musette une taupe vivante qu'il jeta sur le sol, au milieu de l'assemblée.

— J'ai dans l'idée, dit-il, que la gaillarde-là est la cause de tous nos malheurs.

— Ça se pourrait bien, opinèrent les hommes

La taupe se tenait coite, de noir vêtue comme les croque-morts, ouvrant des yeux tout ronds où pleurait la nuit et recroquevillant ses pattes pareilles à des pelles de fossoyeur.

Le pépère Brûlefer se précipita, la canne haute, sur le sinistre animal : « Ah, voiré ! Je vais te *galier*, moi ! »

Mais on l'arrêta net :

— Si la bête est coupable, il faut faire un exemple. Faisons-la souffrir.

— Bien parlé, affirma l'un, écorchons-la toute vive !

Un autre voulait l'ébouillanter, un troisième la couper en morceaux.

— Ce n'est pas assez, dit Monsieur le Maire, il faut que le châtiment soit terrible. Enterrons-la vivante !

Ce qui fut fait.